HAL
open science

Les métamorphoses du sexe dans les contes et les nouvelles de Li Yu

Pierre Kaser

To cite this version:

Pierre Kaser. Les métamorphoses du sexe dans les contes et les nouvelles de Li Yu. Impressions d'Extrême-Orient, 2013, La traduction des langues asiatiques dans tous ses états. hal-01736618

HAL Id: hal-01736618

https://hal.science/hal-01736618v1

Submitted on 18 Mar 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Impressions d'Extrême-Orient

3 | 2013
La traduction des langues asiatiques dans tous ses états

Les métamorphoses du sexe dans les contes et les nouvelles de Li Yu

Pierre Kaser

revues.org

Éditeur
Université Aix-Marseille (AMU)

Édition électronique
URL : http://ideo.revues.org/247
ISSN : 2107-027X

Référence électronique
Pierre Kaser, « Les métamorphoses du sexe dans les contes et les nouvelles de Li Yu », *Impressions d'Extrême-Orient* [En ligne], 3 | 2013, mis en ligne le 28 décembre 2013, Consulté le 19 janvier 2017.
URL : http://ideo.revues.org/247

Ce document a été généré automatiquement le 19 janvier 2017.

Tous droits réservés

Les métamorphoses du sexe dans les contes et les nouvelles de Li Yu

Pierre Kaser

1 Lorsque le non-sinisant cherche à s'informer sur la littérature érotique chinoise ancienne, il se tourne naturellement vers Robert van Gulik (1910-1967) et son ouvrage savant le plus célèbre, *La vie sexuelle dans la Chine ancienne* (1961)[1]. En attendant la sortie d'une nouvelle synthèse en langue occidentale qui prenne en compte les progrès de la recherche dans ce domaine[2], notre aventurier de salon devra effectivement se contenter de cette référence incontournable[3]. Il lui manquera néanmoins l'apport des travaux de Douglas Wile (1992) sur les textes d'hygiène sexuelle[4] et, pour la connaissance des romans chinois anciens, les avancés apportées par Chan Hing-ho 陳慶浩 (CNRS) qui a livré le fruit de son travail dans une collection aussi monumentale que luxueuse intitulée « Siwuxie huibao » 思無邪匯寶 (1994-1997)[5].

2 S'il n'est certes pas impeccablement armé pour affronter ces deux riches corpus bien distincts, gageons qu'il ne mettra pas longtemps à constater que les traités du sexe sont aussi peu littéraires qu'érotiques et qu'il se tournera alors vers les romans en langue vulgaire des Ming (1368-1644) et des Qing (1644-1911). Faisons comme lui, mais en mettant tous les atouts de notre côté.

Le chef-d'œuvre du roman érotique

3 Ce champ d'exploration est en réalité plus vaste qu'on a longtemps voulu le croire. Il est constitué d'une bonne cinquantaine de titres de diverses longueurs et valeurs, publiés pour l'essentiel pendant les deux dernières dynasties. Cet ensemble, auquel il convient d'ajouter quelques rares œuvres narratives en langue classique, est assez largement accessible au public français grâce à un nombre assez significatif de traductions[6]. Leur lecture montre qu'on peut assez aisément distinguer à l'intérieur de ce groupe un plus petit nombre de textes qui ont joué un rôle important et fait peser sur l'ensemble de la production une influence très sensible[7].

4 Le *Rouputuan* 肉浦團 (Chair, tapis de prière) est un de ceux-là[8]. C'est donc à juste titre qu'il est un des romans érotiques chinois les plus connus, sinon le plus connu. Il est ainsi devenu, au fil des ans et grâce à des traductions plus ou moins fidèles, le roman érotique chinois le plus lu de par le monde : les Français n'ont pas moins de deux traductions à leur disposition (Klossowski, 1962 ; Corniot, 1991) ; dans le monde anglo-saxon, il est accessible grâce à l'excellente traduction réalisée par Patrick Hanan (1990)[9], laquelle est venue remplacer avantageusement plusieurs rendus douteux ; on peut également le lire dans d'autres langues comme le japonais — et ce depuis bien longtemps[10] —, l'allemand (1959)[11] , le russe (2000)[12], mais aussi l'espagnol, le portugais, l'italien, le hollandais, le danois, et, semble-t-il, le vietnamien.

5 Il est donc devenu inutile de présenter ce roman de formation sexuelle et d'éveil dont le titre alternatif — une précaution contre la censure ? —, est *Juehou chan* 覺後禪 (Méditation après l'éveil). On peut néanmoins signaler à ceux qui n'en aurait jamais fait l'expérience qu'il envisage la sexualité sous tous ses angles, de l'abstinence forcée aux relations hétérosexuelles, en couple ou en groupe, en passant par les relations homosexuelles maître-serviteur ; il offre, et c'est sans doute à cela qu'il doit sa popularité constante et une part de sa réussite, des situations inédites qui démodent la production antérieure, mais surtout une invention qui frappe l'esprit de tout lecteur depuis sa parution au milieu du XVIIe siècle. Il s'agit d'une modification de taille du sexe de Weiyangsheng 未央生, le « héros », lequel se fait augmenter son capital (*benqian* 本錢) par une opération chirurgicale inédite — la greffe d'un sexe de chien[13]. Il devient alors un partenaire de haut vol, après avoir été un apprenti motivé mais qui, selon les dires de son mentor, Sai Kunlun 賽崑崙, était fort mal doté par la nature. Parcours initiatique donc, qui conduit le héros de la juvénile prétention à devenir le Don Juan du siècle en quête de la plus belle femme de l'Empire, à la castration finale de celui qui a compris que tout n'est que vanité. Face à ce roman, le critique — tout au moins celui qui l'aborde sans a priori moral —, loue aussi bien la grande liberté de ton, la maestria du conteur, que la remise en question de la morale confucéenne auquel il invite, soit une combinaison d'ingrédients qui fait de lui un chef-d'œuvre de la littérature érotique, ou selon les appréciations, pornographique.

6 En fait, *Rouputuan* n'est pas un roman uniquement « licencieux » : les digressions y sont très nombreuses. Dans la mesure où ce n'est pas qu'un « roman de tableaux », mais également un « roman de paroles », c'est ce qu'on devrait sans doute appeler un « roman libertin »[14], même si à l'époque de sa naissance cette appellation aurait sonné comme un pléonasme. N'oublions pas qu'alors la censure commençait à se pencher sérieusement et déjà lourdement sur un genre, le roman, réputé pour beaucoup de raisons pas seulement morales aussi vil que nuisible[15].

7 Le commentaire attaché au *Rouputuan* porte du reste une défense habile et pertinente du genre et de la fiction en général. Il n'en reste pas là : il manifeste également les préoccupations stylistiques sur l'art d'écrire des *xiaoshuo* 小說 et l'expression de la satisfaction d'un écrivain sûr de ses moyens. Celui-ci y revendique sa maîtrise technique et narrative, tout en se présentant sous les traits d'un moraliste à l'esprit ouvert prônant, *in fine*, la modération dans la pratique charnelle[16].

Un romancier d'exception

8 Ce romancier, c'est — nous en avons administré la preuve ailleurs[17] —, Li Yu 李漁 (1611-1680). Qui d'autre que cet écrivain hors norme possédait alors toutes les qualités nécessaires à la composition d'un tel cocktail ? La réalisation de ce combiné étonnant, que vient renforcer une irrésistible teneur humoristique, a été rendue possible parce que la diffusion de ce roman provocateur en vingt chapitres se fit sous le sceau de l'anonymat, ou plus précisément sous celui d'un jeu de pseudonymes volontairement impénétrables. Pourtant, elle s'inscrit bien dans un parcours romanesque ambitieux et assumé. La découverte récente d'un manuscrit japonais du roman a confirmé ce que l'étude de l'œuvre de Li Yu suggérait : le *Rouputuan* daterait de l'année 1657, son écriture intervenant juste entre la publication de deux séries de récits courts : les *Wushengxi* 無聲戲 ou *Comédies silencieuses*, lesquelles peuvent être datées de 1654-1656, d'une part[18], et les *Shi'er lou* 十二樓 ou *Douze pavillons* dont la préface indique l'année 1658, d'autre part[19]. Le *Rouputuan* occupe donc une place intermédiaire dans l'œuvre romanesque de Li Yu. Il en constitue, pourrait-on dire, la part occulte. Les deux collections peuvent, quant à elle, être considérées comme sa partie « officielle »[20]. C'est ce qu'atteste l'étude de leur diffusion qui se fit sur un mode très différent. En effet, contrairement au cas précédent, Li Yu fit, avec une bonne dose de culot il faut le noter, apparaître dans les deux collections son appellation la plus connue, Liweng 笠翁 (Le vieil homme au chapeau de paille)[21]. De plus, il ne ménagea pas sa peine pour en assurer la promotion.

9 Tout comme *Rouputuan* qui résista à toutes les vagues de proscription dont il fut l'objet, les deux séries de récits reçurent un très bon accueil. Autant qu'on puisse en juger à trois siècles et demi de distance, ce succès peut s'expliquer par différents facteurs : l'extrême opportunité de leur diffusion après une coupure dans la production romanesque d'une dizaine d'années après la chute des Ming, d'une part, la grande attention portée à leur édition, d'autre part, mais également la fluidité d'une écriture virtuose qui ne pouvait laisser indifférent. Il y a aussi l'inimitable tonalité de ces écrits, leur teneur très humoristique qui tranchait avec tout ce qui avait été écrit jusqu'alors. Mais, l'engouement qui a saisi le public d'alors doit sans doute beaucoup aux thématiques exploitées par ce fin orchestrateur sachant donner tout le ressort nécessaire à ses « comédies pour la lecture silencieuse », et au premier rang desquelles il faut compter la sexualité.

10 Plus du tiers des trente récits qui entourent l'écriture de *Rouputuan* traite directement du rapport entre les sexes. Si cette douzaine de textes aborde bien le sujet de manière assez systématique, elle le fait exclusivement sous l'angle de la comédie. Cet ensemble se compose de ce qu'on pourrait appeler des « comédies amoureuses » — savoir celles dans lesquelles la recherche de l'être désiré est le moteur de l'histoire —, mais pas uniquement, puisqu'à côté de ces comédies sentimentales d'un genre spécial on va le voir, on trouve des « comédies matrimoniales ». Celles-ci n'ont pas un caractère particulièrement « érotique », mais puisque le sexe et ses modalités y sont exposés et discutés, appelons-les, pour l'instant et faute de mieux, des « comédies sexuelles ». Procédons maintenant par ordre, en abordant d'abord la plus sensuelle pour nous tourner ensuite vers la plus surprenante, en passant, rapidement, par la plus révoltante et quelques autres surprises.

Les comédies sexuelles de Li Yu

11 Quiconque découvre Li Yu réalise très vite que l'invention est le moteur principal de sa création, voire même de sa propre existence[22]. Dans l'écriture de ses recueils de récits courts, comme ailleurs, Li Yu mit naturellement son imagination en éveil et au service d'une nouvelle appréciation de la sensualité, de la sexualité et des rapports entre les sexes. Toutefois, l'écrivain sans ressources et éditeur de ses propres écrits l'a déployée en s'efforçant de rester dans les limites de l'acceptable, poussant aussi loin que possible les limites de l'expression romanesque de son temps[23]. Le résultat est de ce point de vue très satisfaisant.

Une boisson fraîche…

12 Pour ajouter aux failles dans le système de ségrégation des sexes de la Chine ancienne, ces « fissures dans le mur »[24] que les grands narrateurs ont si bien exploitées, Li Yu innove. Il allonge la liste des techniques jusqu'alors employées pour forcer les destins, en détournant de son usage premier une invention occidentale toute récente. Celle-ci n'a fait son apparition en Chine que depuis une quarantaine d'années au plus quand il s'en empare. Il s'agit du télescope ou *qianlijing* 千里鏡[25]. Dans « Xiayi lou » 夏宜樓 ou « La villa du confort estival » (S4)[26], le héros s'est procuré un de ces objets de conception étrangère — lequel, cela dit en passant, pourrait très bien être de fabrication chinoise —, pour, non pas étudier les phases de la lune, mais se trouver dans son voisinage la plus belle des épouses. Il peut ainsi voir et observer en toute quiétude un petit groupe de jeunes filles qui se livrent aux joies des naïades pour lutter contre la chaleur accablante d'un été torride. Face à l'étang accueillant, elles ne résistent pas au désir de batifoler dans le plus simple appareil.

13 La description de leurs ébats est d'une grande justesse et d'une délicieuse sensualité[27]. On les sent un moment hésitantes, puis elles prennent la décision de passer à l'acte, mais toutes ensemble pour que les premières nues ne deviennent pas la risée de celles qui sont encore vêtues ; elles se dévêtissent donc de concert et pénètrent dans l'étang ; certaines y jouent à attraper des poissons, à nager, ou du mouvement des gouttelettes d'eau dans les feuilles de lotus, « d'autres se pressent les unes contre les autres, et se donnent du bon temps en caressant les charmes et les rondeurs de leurs camarades, feignant facétieusement la jalousie » [9 :77]. Ce moment de bonheur simple sera troublé par l'apparition de la jeune maîtresse des lieux qui, en intervenant, se révèle aux yeux scrutateurs du jeune héros. Celui-ci n'aura dès lors plus qu'une idée en tête, l'épouser. Il y parviendra en usant de son « œil de mille lis » qui le fait passer auprès de l'objet de ses attentions pour un immortel.

14 Ce texte est une grande réussite. Il est avec le premier de la série, savoir « Heying lou » 合影樓 (« Les gloriettes de la réunion des reflets », S1), une des meilleures comédies sentimentales de Li Yu qui offrait-là un chef-d'œuvre au genre du roman de *caizi jiaren* 才子佳人[28] — genre qui propose des narrations aboutissant imperturbablement à des fins heureuses après une accumulation de déboires convenus, à des amours entre un jeune puits de science, le *caizi*, et une ou deux beautés, la ou les *jiaren*. Li Yu prouve à cette occasion qu'il sait aussi bien traiter un genre rebattu, qu'en prendre, on va le voir, le contre pied.

… dans la maison en flammes

15 Si j'avais disposé de plus de temps, j'aurais insister sur la grande fraîcheur de ce récit qui rappelle que Li Yu avait présenté son premier recueil comme une « boisson fraîche dans la maison en flammes », *huozhai zhong qingliang yinzi* 火宅中清涼飲子. Boisson fraîche ou rafraîchissante, on le conçoit aisément tant ses contes sont divertissants et variés. Quant à la maison en flammes, s'agit-il seulement de la Chine qui vient de connaître une des périodes les plus sombres de son histoire et vit dorénavant sous le joug des anciens barbares, les Mandchous ? Pas forcément. On peut aussi penser au foyer, siège de drames encore plus terribles que les changements dynastiques, lieu privé réputé « plus difficile à gérer qu'un royaume ». La maison peut ainsi, grâce au génie du conteur, devenir un vrai champ de bataille entre les sexes. Plus la situation exposée apparaîtra inextricable, plus le romancier se gagnera de mérites à en dénouer les enchevêtrements.

16 Dans sa volonté d'être perçu par son lecteur comme un fin expert des affaires familiales, Li Yu prend le problème à bras le corps, l'envisageant sous tous les angles, sans oublier celui, crucial, de la pertinence des appariements conjugaux, préliminaires essentiels, dénoncés comme source potentielle de troubles. C'est le sujet d'un court essai (*yilun* 議論) qui sert d'introduction au deuxième *lou* (S 2), « Le cabinet du choix des époux », « Duojinlou » 奪錦樓. N'en gardons que le poème liminaire suffisamment explicite :

> A chaque cheval sa selle, peut-on entendre, mais jamais « demi-fils » [c'est-à-dire une 'fille'.] n'a procuré une paire de gendres. Un mot lâché trop vite et l'ordre moral est ruiné, aussi garde-toi de rompre l'engagement passé. Trouver l'âme sœur, qui n'y pense ? Certes, mais la tâche est immense. [9:36]

17 Partant du principe qu'une part non négligeable du bonheur conjugal, mais aussi du commerce des sexes, repose sur la justesse des arrangements matrimoniaux, lesquels ne se conforment pas toujours, voire jamais, à l'idéal que la fiction narrative et le théâtre proposent, il va en montrer les égarements les plus criants. C'est ainsi que pour démontrer que le modèle courant s'éloigne des formules du type un *caizi* plus une, deux ou encore plus de *jiaren*, il ne recule devant aucun renversement, inversion, permutation que rendent possible les mœurs matrimoniales de la Chine impériale.

18 La première manifestation de cette « machine matrimoniale »[29] que je voudrais évoquer met en présence trois jeunes beautés et un homme plus que répugnant, tellement raté qu'il en devient attachant.

19 « La laideur récompensée » (W1)[30], conte clairement construit comme une cruelle parodie du *caizi jiaren xiaoshuo*, substitue au jeune puits de sciences bien de sa personne, un personnage, Que Lihou 闕里侯 (Marquis), qui n'est achevé en rien. Voyez plutôt :

> Il n'était pas malin, c'est un fait. Mais ce n'était pas tout. Il était également pitoyablement laid et toutes les difformités physiques que l'on peut rencontrer dans ce bas monde s'étaient données rendez-vous sur son corps. Il n'en manquait pas la moitié d'une. Les gens charitables lui avaient d'ailleurs donné le surnom de Que Buquan 不全, l'Incomplet.

20 Sous un autre pinceau, cet homme à l'apparence physique déplorable et, qui plus est, dégageant d'insupportables odeurs, aurait été condamné à rester un inconsolable mari repoussé par ses épouses. Par la magie du conteur et après bien des péripéties, le voilà comblé d'une harmonie conjugale digne des princes, avec trois épouses ayant trouvé un *modus vivendi* pour le moins original. C'est la troisième épouse qui est encore plus belle

que la première, et encore plus intelligente que la seconde, qui l'a mis au point et qui le fait accepter à ses deux compagnes d'infortune :

> Chaque chambre disposait dorénavant de deux lits séparés (...) que séparait une table sur laquelle reposait un brûle-parfum équipé de ses pincettes. (...) De ce moment, Marquis honora les trois femmes d'autant d'encens que s'il s'agissait de véritables boddhisattvas, et, hormis les courts instants d'intimité conjugale, il ne les approchait jamais de près de peur de les profaner. Quand le tour de l'une était passé, il rendait visite à l'autre; quand il en avait fini avec celle-ci, il allait trouver la troisième, ainsi de suite, accordant à chacune sa nuit, aussi librement et plaisamment qu'il l'entendait, sans éveiller la moindre once de jalousie chez l'une d'entre elles.

21 Toute situation, même la moins bien engagée, semble avoir avec Li Yu des solutions viables. Ce conte est du reste signalé par son auteur comme étant un véritable « élixir de vie » pour toutes les femmes qui n'auront pas la chance de tomber sur un homme bien sous tous rapports, savoir la grande majorité d'entre elles.

22 Avec ce conte qui occupe la place initiale de sa collection inaugurale, un homme que le conteur a façonné selon son désir malicieux, reçoit, contre toute attente, trois épouses ; la deuxième mouture des *Wushengxi* ira plus loin dans cette combinatoire matrimoniale avec une conclusion inédite réunissant un homme pour cinq femmes (« La quintuple union », WII 5)[31]. Non seulement, Li Yu augmente le nombre des épouses mais il procède à une inversion quelque peu provocante, car ce sont les femmes qui se sont mises en quête de cet homme lequel se serait, pour sa part, largement satisfait d'une seule épouse ; l'adaptation dramatique qu'en tire Li Yu en 1666 insiste d'ailleurs sur ce point en retenant un titre paradoxal : *Huang qiu feng* 凰求鳳 « Phénix femelles en quête d'un mâle »[32]. Comble de l'ironie, les femmes s'entendent à merveille pour se partager leur unique mari selon des règles qu'elles ont elles-mêmes établies.

23 Dans la deuxième nouvelle du *Shi'er lou*, « Duoyin lou » (« Le cabinet du choix des époux », S2) — vraisemblablement un conte rescapé des *Wushengxi*[33] —, nouvelle surprise. Si à la fin, un jeune homme pauvre mais talentueux obtient la main de deux beautés — ce qui n'a rien de très surprenant —, c'est — et voilà la surprise ! —, qu'elles ont été promises un temps à quatre benêts laids, puis destinées chacune au lauréat d'un concours, avant de se retrouver, grâce à une astuce finement amenée, mariées au même homme. Même lorsque, comme dans « Le maître ès jalousie » (W II 3), il a affaire à une épouse qui mérite pleinement le titre de « Reine des jalouses », le faible époux peut se voir doté de deux épouses secondaires qui feront son bonheur. Là encore, Li Yu étonne son lecteur en rendant inévitable, et même souhaitée par la mégère elle-même, l'acceptation de deux concubines alors que l'obtention d'une semblait impossible au départ[34]. Il n'en reste pas moins que dans une part non négligeable des récits des deux collections, l'équilibre conjugale peut, selon le Romancier qui Eveille le Monde (Jueshi baiguan 覺世稗官), se trouver dans la monogamie[35], proposition dont on goûtera encore plus l'ironie lorsqu'on sait que Li Yu accumula sa vie durant les concubines.

Les dangers du sexe

24 Bien entendu, la maison, le foyer conjugal, ne sont pas les seuls espaces dédiés à l'examen du rapport amoureux, des connivences ou des frustrations sexuelles, comme des conflits qu'ils peuvent générer. Li Yu pousse l'exploration au-delà en pointant certains des dangers auxquels expose la quête du plaisir physique. Ses personnages se trouvent alors

confrontés à la souffrance, à la mort, voire pire, savoir, pour un homme, la perte définitive de la marque de sa virilité.

25 Dans « Cuiya lou » 萃雅樓 (« Le pavillon de tous les raffinements », S 6), Li Yu met en scène la castration non désirée d'un jeune mignon pour satisfaire la fantaisie d'un puissant, férocement assisté par un eunuque dévoyé. L'acte est du reste décrit avec une efficacité presque brutale :

> Ils lui quittèrent ses pantalons, agrippèrent ses parties génitales, et, à l'aide d'un couteau bien effilé, les lui coupèrent d'un geste rapide avant de les jeter au sol où les chiens de l'eunuque les dévorèrent. [9:143]

26 La vengeance du jeune garçon sera à la hauteur de l'horreur du crime dont il a été la victime. L'eunuque malgré lui obtiendra même l'assistance de l'empereur en personne qui lui offrira le crâne de son bourreau par procuration, crâne qui lui servira dès lors d'urinoir.

27 Ce récit, qui dénonce les dangers des « amours de traverses »[36] après en avoir chanté l'harmonie, est présenté comme le pendant du sixième *Wushengxi* (W I 6)[37]. Dans « La mâle mère de Mencius », Li Yu met en scène le jeune et beau You Ruiliang 尤瑞朗 qui décide de se priver volontairement de son sexe par amour et reconnaissance pour l'homme, Xu Jifang 許季芳, à qui il est « marié ». On est sous les Ming au Fujian, lieu réputé propice à l'homosexualité masculine, *nanfeng* 南風. Le jeune éphèbe a 14 ans lorsqu'il entre au service de son « mari », mais bientôt sa masculinité commence à s'affirmer au grand dam de Xu Jifang qui l'imagine déjà tenté par des aventures sexuelles avec le sexe opposé. Voyant avec horreur grandir l'angoisse de son « époux », You Ruiliang décide de se débarrasser de cette « racine maudite », *niegen* 孽根, qui risque de les séparer :

> Sur quoi il prit un rasoir dans un coffret, l'aiguisa avec soin et le posa sur un banc. Il trouva un câble, en attacha une extrémité à une poutre et l'autre à l'ustensile indésirable. Quand la corde fut bien tendue, de sa main armée du rasoir effilé, il se donna un grand coup, de toutes ses forces. Il s'affala sur le banc, sans connaissance. Comme il était seul, personne ne vint à son secours pour tenter de le ranimer. A son retour, Jifang l'appela à plusieurs reprises : pas de réponse. Quand enfin il l'aperçut, allongé sur le banc, il se dit qu'il dormait et ne voulut pas le réveiller. C'est alors qu'il aperçut une sorte de courgette de chair qui se balançait lentement au bout d'une corde. Il la prit en main pour la regarder de plus près et ce n'est qu'à ce moment qu'il reconnut son "rival".

28 Heureusement, la plaie cicatrise vite :

> Chose curieuse, alors qu'il faut en général un certain temps pour se remettre d'un doigt coupé, on eût dit dans ce cas que les dieux avaient cherché à hâter sa guérison : en moins d'un mois, la blessure était déjà complètement refermée. De plus, la cicatrice avait pris un aspect tout à fait singulier : elle ressemblait à un organe féminin. Lui qui à l'origine ne différait d'une femme que par ce détail infime, alors que sa physionomie et son aspect rappelaient en tous points ceux d'une jeune fille, n'avait désormais plus rien de dissemblable avec l'autre sexe, étant donné la disparition dudit détail infime.

29 Par la suite, You Ruilang change son prénom en Ruiniang 瑞娘 et se comporte en tous points comme une épouse, développant un remarquable instinct maternel. La mort de Xu Jifang survenue à l'issue d'un procès dont le chef d'inculpation est d'avoir entretenu un eunuque à des fins privées, lui donne l'occasion de montrer son dévouement. Afin de mettre son fils adoptif à l'abri des tendances déviantes des hommes du Fujian, il déménage même à trois reprises, manifestant une sagesse et un dévouement digne de la Mère de Mencius.

30 Le danger du sexe ne touche pas que les adeptes des amours déviantes. Personne n'est à l'abri. « La porte qui donne la vie est », souvent chez Li Yu, « celle qui peut conduire de vie à trépas »[38] ou, pour le moins faire frôler la mort, qu'elle soit, soit trop accueillante, soit qu'elle se dérobe.

31 Dans « Reine de cupidité » (W I 7)[39], Li Yu montre justement que la volonté de posséder physiquement l'être désiré présente de réels périls. Déjà le conte d'introduction avait illustré ce point en narrant comment une célèbre prostituée de Nankin, pourtant rodée aux joutes sexuelles, avait été victime d'un client ayant usé, une fois de trop, d'un aphrodisiaque particulièrement efficace. Dans le conte principal, dont la volonté est de mettre en garde contre la fiction romanesque développée notamment dans un conte bien connu de Feng Menglong 馮夢龍 (1574-1646), savoir « Le Marchand d'huile qui seul conquit la Reine des fleurs » (*Maiyou lang du zhan Huakui* 賣油朗獨占花魁)[40], Wang Si 王四, un modeste garçon coiffeur qui veut s'en inspirer, économise sou à sou pour racheter une fille à sa mère maquerelle. Il s'aperçoit, mais trop tard, qu'il a eu affaire à des coquines. Pourtant tout avait si bien commencé. D'ordinaire, le garçon se limite à coiffer Xueniang 雪娘 (Neige), mais un jour d'été…

> alors qu'elle n'avait pas encore enfilé ses pantalons, Wang Si s'occupa à lui rendre toute sa vitalité en la prenant de front, pendant qu'elle s'appliquait à faire celle qui du plus profond des sommeils, ignore tout ce qui peut se passer dans le monde des vivants. A son réveil, elle ne prit même pas garde de ce que son masseur, lequel venait de jouer à l'acuponcteur, avait planté son aiguille de feu en plein dans le mille de la tanière du mal. Du début à la fin, gisante sur son lit, elle s'était entièrement abandonnée au plaisir, fermant bien vite un œil un instant ouvert, ne laissant échapper que de petits râles, comme si elle n'en finissait plus de lâcher son dernier souffle de vie. De ce jour, dès qu'il en avait fini avec la coiffure, Wang Si ne manquait jamais de redonner vie tant à l'enveloppe charnelle de la jeune fille qu'à son intimité profonde. Neige, qui de son côté, désirait qu'il ait du cœur à la tâche, était encore plus prévenante.

32 Il est ferré. Il propose donc de la racheter, mais dès qu'ils ont arrêté, en accord avec la maquerelle, un prix d'achat et les modalités d'un paiement progressif sur plusieurs années, leur relation se complique :

> Neige l'invitait bien à passer la nuit avec elle, mais de peur que la maquerelle ne lui compte cela comme à un client ordinaire, Wang Si préférait demander à son « épouse » de faire chambre seule plutôt que d'avoir à passer à la caisse et il se contentait des doigts de sa main pour la remplacer. Chaque matin pourtant, au moment de la coiffure, ils attendaient que la vieille soit occupée ailleurs pour faire le forgeron qu'on rencontre par hasard.

33 Au moment où il croit avoir acquitté son dû, il comprend la supercherie ; débouté au tribunal où il a porté l'affaire, il tombe malade et ne doit sa survie et sa vengeance qu'à l'assistance inespérée d'un fonctionnaire illettré chargé du transport des impôts. Sans lui, la porte tant chérie lui aurait coûté la vie après l'avoir douloureusement allégé de ses économies. L'argent et le sexe sont du reste fréquemment associés dans les narrations de Li Yu. C'est notamment le cas dans un autre conte du même recueil.

34 Il s'agit du cinquième récit (W I 5) qui s'amuse de l'inversion des sexes : quand on avait une mère de Mencius mâle, nous voici avec un Chen Ping 陳平 féminin[41]. « Une vraie Chen Ping » met en scène une jeune femme, Geng Erniang 耿二娘, qui parvient non seulement à échapper aux avances d'un chef brigand qui l'a enlevée, mais aussi à récupérer le butin amassé par cet amant malheureux. Li Yu qui a à cœur de montrer que, quel que soit leur niveau d'instruction, les femmes sont souvent plus courageuses et

intelligentes que les hommes surtout s'ils sont d'érudits lettrés ou des médecins célèbres, s'amuse à contrecarrer les désirs intenses d'un vigoureux gaillard. Pour son malheur, celui-ci ne comprend pas qu'il a affaire à une dangereuse ensorceleuse habile à lui fermer sa porte :

> Quand il vit sa peau blanche comme la neige, notre homme ne se tint plus. On aurait dit :
> *Un chat gourmand, qui rencontre un rat potelé.*
> *Un aigle affamé, qui a repéré un jeune poulet.*
> Sans même prendre le temps de se défaire de ses habits, il en fait sauter toutes les attaches. Il n'est pas encore en place sur le ventre de sa partenaire, que déjà, son animal, prêt à l'attaque, est aux portes de la grotte. Mais voilà! A sa grande surprise, son premier assaut, pourtant vigoureux, se heurte à un vieux chiffon ! « Hé! Qu'est-ce que c'est que ce truc ?, s'écrit-il.
> — Il faut que je te le dise, répond le plus posément du monde la jeune femme, mes règles ont débutées aujourd'hui même. »
> Méfiant, notre homme se met alors en devoir de renifler le chiffon ; effectivement, la serviette dégage une odeur rance de sang pourri !
> « Il faut que tu saches, lui explique-t-elle alors, qu'il est dangereux pour une femme de faire l'amour pendant ses règles ; qu'importe si tu ne me veux plus pour épouse, je ne me refuserai pas ; dans le cas inverse, ne prends pas le risque de nous priver de descendance et patiente encore deux petites nuits, je te le demande. A quoi bon mettre ma vie en danger pour un instant de plaisir, quand nous avons toute la vie devant nous ?
> — Tu as raison, je vais aller passer la nuit avec les autres, se résigne notre homme.

35 Ce n'est pas le seul stratagème de la jeune femme pour se prémunir contre les attaques du grand et robuste capital de ce garçon fort bien monté — en tout, Li Yu en dénombre sept ! Deux soirs plus tard, elle feint cette fois une affection soudaine, affection évidemment mal placée :

> « Un furoncle aussi gros qu'un bol s'y est formé et me donne de la fièvre. C'est véritablement insupportable. »
> Quand l'homme lui demande où il a poussé, la jeune femme se contente de montrer d'un doigt de jade, la partie de son corps juste en dessous de la ceinture.
> « Mais, c'est ma porte de salut ! Qu'est-ce que c'est que cette infection ? » brame-t-il en se faisant un chemin sous la gaze du pantalon qu'il soulève, avant d'écarter les deux cuisses délicates et de jeter un œil sur la porte de salut, pour découvrir que :
> *La peau de jade est gonflée, boursouflée, et semble en son sein, renfermer des humeurs violacées. La profonde cicatrice, elle, s'est soulevée, et de profonde est devenue affleurante. Pas une porte par où entrer, les deux bords n'en font plus qu'un, par un cadenas bien vissé. On dirait un pain fourré, qui a cuit pendant trois nuits, une moule séchée, qui a trempé pendant dix journées.*
> Cette vision suffit à briser le cœur de notre homme. Il massa bien quelque temps, mais il dut bientôt courir quérir un médecin pour se voir proposer un médicament. Résultat inattendu : plus on soignait, plus la tumeur enflait. Comment, en effet, aurait-il pu deviner qu'il s'agissait de la deuxième des machinations d'Erniang ? Elle avait compris qu'il lui serait impossible d'échapper une nuit de plus à sa loi, aussi avait-elle malaxé les graines de croton qu'elle cachait dans ses vêtements pour en faire sortir l'huile dont elle s'était enduit le sexe. Quand ce produit, qui est très actif, entre en contact avec elle, au bout d'un moment la peau se met à enfler. Erniang avait déjà vérifié ce phénomène maintes fois lorsqu'elle était petite et c'est pour cela qu'elle en avait emmené avec elle.
> Le soir même, elle se retrouvait à nouveau dans les bras du brigand. « Quelle déveine, maugréait celui-ci, l'idée de pouvoir en faire à ma guise ce soir m'a permis de patienter tant bien que mal pendant deux nuits, et voilà ce qui arrive maintenant. C'est vraiment impensable. Comment veux-tu que je me retienne ?

> Rien à faire, il va falloir faire ça à la manière des eunuques. Attends un peu, je vais me frotter à toi...
> — Aïe! Mais tu me fais mal ! Arrête !, cria-t-elle dès qu'il commença à s'activer. Et c'est munie d'une serviette, qui lui évitait tout contact direct avec la chose, qu'elle prit l'animal de son partenaire en main et se mit à le pétrir.
> Ce qu'il faut savoir c'est qu'Erniang avait au préalable enduit la serviette d'huile de graines de croton. Or donc, après moins d'un quart d'heure de pollution, l'animal était en feu. « C'est vraiment bizarre, s'étonna le gaillard, voilà que moi aussi, j'ai comme une fièvre qui me dévore le milieu du corps. Et si, en me frottant, j'avais attrapé le même mal ! » De fait, quand il se leva pour ausculter son engin à la lumière d'une lampe, il découvrit une tumeur qui avait pris l'allure d'une massue de cristal. De ce moment, Erniang n'eut plus besoin de le fuir, lui-même n'osa naturellement plus se risquer à l'approcher !

36 C'est évidemment elle la responsable de cette affection due à l'application d'une huile tirée de graines de croton. Finalement :

> Toute l'ingéniosité d'Erniang, n'avait visé qu'un seul et unique but : se prémunir contre les titres de noblesse du bonhomme, qu'elle n'avait goûtés à aucun moment. Elle lui avait, bien sûr, laissé sucer, lécher ses lèvres et sa langue rouges, caresser sa tendre poitrine, malaxer ses lotus d'or et tripoter ses doigts de jade, mais sans jamais y prendre plaisir. C'est, en fait, un corps de bois et de terre qu'elle lui avait donné en pâture. C'est ce qui s'appelle tuer la racine du mal en laissant de côté les branches et les feuilles.

37 Un breuvage laxatif réduira à néant les dernières prétentions et les envies toujours aussi vives du vigoureux brigand. Il finira sous les coups de pelles des villageois qui chanteront la sagesse et la chasteté de cette femme plus forte que le grand stratège Chen Ping.

La confusion des sexes

38 On a vu que Li Yu avait pris un malin plaisir à mettre du désordre dans le naturel épanouissement des sexes et dans leur harmonieux commerce. C'est, n'en doutons pas, pour en dénoncer, mieux que par de doctes discours, les prétentions et en révéler les limites. Il ne s'arrêta pas à si peu, et poussa plus avant son entreprise de chamboulement des identités sexuelles. Qu'a-t-il d'autre en tête lorsqu'il condamne une femme, héroïne tragi-comique d'un conte, « Mi-Femme, mi cochon » (W I 10) dénonçant la jalousie féminine[42], à prendre une apparence proche du règne animal ? Il est vrai que la démonstration est brillante et la condamnation sans appel : il n'y a pas de peine trop lourde pour un crime impardonnable comme la jalousie.

39 Coupable de ce manque de savoir vivre qui conduit irrésistiblement à la barbarie, une épouse secondaire va donc expier sa jalousie à l'encontre de l'épouse principale en développant une maladie de peau répugnante contractée auprès d'un gros verrat galeux dans les pattes duquel un esprit malin l'avait conduite et avec lequel elle avait passé une nuit.

40 A l'hybride 'mi-femme mi-animal', fait écho le rejeton 'mi-fille mi-garçon' de la neuvième *Comédies silencieuses* (W I 9)[43]. « Ni fille, ni garçon » met en scène un riche saunier qui prête volontiers aux pauvres ouvriers, mais à des taux fort élevés. Malgré ses prières au bodhisattva Zhunti 準提菩薩, il n'a pas encore d'héritier. Le soir de ses soixante ans, la divinité lui apparaît et lui annonce qu'il doit impérativement s'adonner à des actions généreuses s'il veut obtenir une descendance. Il décide donc de baisser ses taux, mais lorsque sa concubine tombe enceinte, il les remonte : l'enfant qui naît n'est ni un garçon, ni une fille ! En désespoir de cause, il garde ce rejeton au sexe indéfini. A la suite d'une

nouvelle vision, le père reprend sans tarder ses aumônes. Son nouvel élan de générosité est facilité par une famine qui touche la région. Il se déleste de la moitié de sa fortune. En conséquence, les organes de l'enfant se précisent :

> Au moment de sa naissance, l'enfant avait les organes urinaires des garçons et des filles, quant à l'organe masculin, celui-ci était rétracté laissant clairement apparaître les attributs féminins, c'est pourquoi on n'arrivait pas à se déterminer sur son sexe. Maintenant, pour une raison incompréhensible, les attributs féminins s'étaient progressivement estompés, laissant s'affirmer un organe masculin qui était déjà à moitié développé. Personne ne savait quand ce changement était intervenu.

41 Pour confirmer la tendance, le père multiplie encore les bonnes actions. Un an de persévérances plus tard, les bourses du garçon sont désormais avantageusement garnies. Sa croissance se poursuivra dès lors normalement ; aussi beau qu'intelligent, il aura même une brillante carrière mandarinale.

42 L'affirmation du sexe masculin en fonction de la générosité d'un usurier est à envisager non seulement comme un tour de force du narrateur, mais aussi comme une incitation assez intéressée d'un entrepreneur toujours au bord de la banqueroute, lancée à ses lecteurs fortunés. Pour ce qui est des attributs sexuels masculins, Li Yu y reviendra dans le onzième *Shi'er lou*. En effet, dans « Sheng wo lou » 生我樓 (« La maison qui m'a donné le jour », S 11), un riche propriétaire terrien ayant pour nom Yin Xiaolou 尹小樓, peine à avoir une descendance. Quand son épouse lui donne cette satisfaction, le fils qui leur naît se distingue par une particularité physique qui touche ses bourses :

> C'était certes un beau bambin qui profitait bien, mais au désespoir général il lui manquait un testicule ! Xiaolou avait entendu dire que les garçons présentant cette anomalie étaient définitivement stériles, mais il prit le parti de préserver sa descendance immédiate, remettant à plus tard ses inquiétudes concernant la survie du clan. [9:252]

43 Le garçon disparaît vers l'âge de trois ans et on croit qu'il a été mangé par un tigre ; mais à la fin du récit qui a permis au fils d'adopter, sans le savoir, son père et de lui offrir une femme qu'il ne sait pas être sa véritable mère, c'est justement cette particularité physique qui rend possible son identification :

> Après un moment de réflexion, Xiaolou eut une illumination. « Trêve de conjectures, lança-t-il, je connais le moyen d'éclaircir cette énigme ! ». Aussitôt dit, aussitôt fait, il attira à lui le jeune homme, le pria de baisser sa culotte et se mit en devoir de lui tâter les bourses. « Mon fils, mon propre fils, s'exclama-t-il alors. Aucun doute n'est plus possible ! Tout le reste aurait pu n'être que pures coïncidences, mais puisque tu n'as qu'un seul testicule, il n'y a plus d'hésitation à avoir : Tu es mon fils ! Ciel ! Tu nous combles ! (...) » Tous quatre mirent aussitôt genoux à terre et saluèrent Ciel et Terre sans compter les prosternations. Plus tard, ils sacrifièrent également un porc et un mouton afin de remercier les dieux d'avoir exaucé leur vœu le plus cher et convièrent par la même occasion les gens du bourg pour leur conter l'aventure. Afin de s'affranchir de toute suspicion, Xiaolou pria son fils de baisser culotte et invita ses hôtes à constater de visu l'état des bourses de son fils. Le garçon y gagna un surnom dont chacun fit usage par la suite : Yin Dushen 獨腎, Yin Unicouille !
>
> Par la suite, il perpétua la tradition de droiture et de générosité de son père et bien que privé d'un testicule, il fut aussi capable que n'importe quel autre homme d'engendrer des fils. Mais, s'il laissa bien une nombreuse progéniture, tous ses descendants mâles furent eux aussi dotés d'un unique testicule. La famille assura sa prospérité et conserva ses biens jusqu'à l'ère Hongzhi (1488-1505) des Ming. [9:268-269]

44 Inutile d'ausculter les annales historiques des Ming pour y chercher une confirmation à cette anecdote puisqu'elle est construite de toute pièce, comme, du reste, l'ensemble des fictions de Li Yu. Si le romancier use parfois de fait réels[44], il les combinent avec le savoir faire du metteur en scène. Il les plie à ses exigences de dramaturge et selon les nécessités du genre auquel il les destine. Dans l'adaptation dramatique qu'il donna du « Shengwo lou », *Qiao tuanyuan* 巧團圓 (L'heureuse réunion, 1668), la particularité physique qui affecte le héros change de zone : il n'a plus un testicule en moins, mais un doigt de pied en plus !

Au-delà des apparences

45 Avec Li Yu, le romancier, tout comme le dramaturge, est le maître des destinées de ses personnages. En véritable Créateur tout puissant (*zaowu* 造物)[45], Li Yu use, et parfois abuse, de ce pouvoir sur ses créatures qu'il façonne à sa guise pour mieux nous convaincre que chacun peut être un acteur de sa propre destinée et qu'il faut se méfier des apparences. C'est ainsi que dans ses constructions, le mendiant fragile peut cacher un riche propriétaire (S 11) ou un généreux donateur comme le Qiong-bu-pa 窮不怕 de « Craint-pas-la-misère » (W II 2)[46] ; ailleurs un simple serviteur est plus dévoué qu'un fils (W 1 11)[47], une servante plus fidèle que trois épouses (W I 12)[48], ou comme on l'a vu, une simple paysanne fine stratège (W I 5), un jeune mignon sensible maîtresse femme, doublée d'une mère dévouée (W I 6), etc. L'apparence, nous fait comprendre Li Yu, cache une réalité qu'il convient à chacun de découvrir ou de faire éclore. Le sexe, on l'a vu, ne semble pas un élément plus inébranlable que la psychologie (voir notamment « Le havre du retour de la grue », S 9) ou le statut social (voir W I 3, W II 1)[49]. Si les traits du visage changent suivant la courbe de la destinée (W I 4)[50], pourquoi le sexe ne serait-il pas lui aussi sensible à l'attention qu'on lui porte, aux inflexions qu'on veut lui faire prendre ?

46 Partant de ce postulat, un des récits de *Shi'er lou* nous fait assister à l'éclosion à la sexualité d'une jeune fille. La sensibilité de celle-ci au commerce sexuel y est proportionnelle à l'attention et à la tendresse qu'elle reçoit de la part de son mari, la jeune frigide du début devenant, au terme d'un long processus, une amante délicieuse. Voyons cela de plus près.

47 Dans « Shijin lou » 十巹樓, « Le hall des dix noces » » (S 8), Li Yu aborde une fois de plus le problème du mariage, mais avec cette fois la volonté affichée de prouver l'adage qui dit qu'on ne donne vraiment de prix qu'à ce qu'on a peiné à obtenir. Chemin faisant, il jette les bases d'une approche originale et sensible de la sexualité. Le résumé qui va suivre va s'efforcer de rendre justice à cette construction narrative qui conduit, à force de quiproquos à répétition, un jeune homme à ne rencontrer le bonheur conjugal qu'à la dixième tentative, laquelle tentative lui permet de retrouver sa première épouse, celle qu'il avait maladroitement rejetée pour cause de frigidité extrême.

48 Or donc, le soir de ses premières noces, le jeune Yao Zigu 姚子穀 a la fâcheuse surprise de découvrir que son épouse, dont la beauté renversante n'a pas manqué d'enflammer ses désirs, est impraticable :

> Non seulement, elle n'offre aucune porte d'entrée, mais pas le moindre interstice favorable à une incursion. Un examen manuel, lui offrit la même cause d'étonnement et de consternation. [9:193]

49 Quand il l'interroge, elle avoue être une *shinü* 石女, une « fille-pierre ». Ce n'est pas faute de partager son désir, mais elle n'y peut rien, elle est ainsi de naissance. Leur

embrassades les amènent — c'était dans l'ordre des choses —, à trouver une échappatoire, et puisque la voie de devant n'est pas opérationnelle, ils optent pour la voie arrière.

50 Le lendemain, le garçon ne peut néanmoins s'empêcher d'avertir ses parents que son épouse souffrant d'une anomalie congénitale, elle ne peut remplir ses devoirs conjugaux. Ceux-ci réagissent vigoureusement et expédient en grand secret la *shinü* chez ses parents en exigeant d'eux qu'ils leur retournent la plus jeune de ses deux sœurs. Craignant les poursuites dont on les menace, ceux-ci acceptent bon gré mal gré. Le soir, le jeune Zigu qui rentre ivre chez lui, fait une nouvelle tentative qui s'avère fructueuse et lui procure un plaisir incommensurable. Mais, au réveil, c'est, à sa grande surprise, un laideron qui partage sa couche ! Bien que propre à l'emploi, celle-ci ne lui plaît guère, du reste, elle est sujette à une incontinence urinaire nocturne des plus désagréables. Elle aussi est renvoyée contre le retour de l'aînée, retour devenu impossible car la jeune femme a déjà été remariée ! Les parents lui substituent sa jeune sœur qui lui ressemble comme deux gouttes d'eau. Mais la facilité avec laquelle il parvient à la posséder éveille les soupçons de Zigu convaincu d'avoir été une nouvelle fois trompé. En effet, la puînée est loin d'être vierge, elle est même enceinte de cinq bons mois ! Cette fois, le retour de la mariée chez ses parents fait grand tapage dans le voisinage.

51 A la suite de ses déboires, les épouses qui se succèdent chez les Yao seront soit trop laides, soit trop stupides pour parvenir à s'incruster. L'une d'entre elles aurait bien fait l'affaire, mais concubine d'un riche notable local vendue par une principale particulièrement acrimonieuse, elle avait été récupérée *in extremis* par son propriétaire d'origine. En trois ans, Zigu s'est marié neuf fois !

52 Un jour, enfin, son oncle lui propose une excursion à Hangzhou pour y dénicher une beauté capable de le satisfaire, mais le jeune homme doit se présenter à l'examen annuel (*suishi* 歲試) et ne peut l'accompagner. Qu'à cela ne tienne, l'oncle se charge de l'affaire et n'est pas long à ramener à Zigu une jeune beauté. Mais, ô surprise, c'est la *shinü* que ses parents avaient chassée trois années plus tôt qui attend Zigu dans la chambre nuptiale. Elle a été mariée plus de dix fois sans jamais consommer l'union ; du reste, elle n'a pas changé. Particulièrement ravi de la retrouver, Zigu l'entoure d'une tendresse et d'attentions qui ne sont pas longues à porter leurs fruits.

53 Leur intimité augmentant, naît entre eux une réelle connivence qui, tout en débarrassant la jeune fille d'un abcès mal placé, la délivre de sa frigidité maladive. Cette métamorphose leur ouvre les voies de l'amour charnel : leur félicité est d'autant plus intense que les épreuves rencontrées ont été nombreuses et douloureuses. Du reste, conclut le romancier : « Les gens de l'Antiquité ne se mariaient que sur le tard : les garçons à trente ans, les filles, à vingt. Ils savaient combien, en cette matière, on gagne à attendre. »

54 Le temps nous manque pour explorer toutes les implications de cet exercice de style qui, mine de rien, permet, une nouvelle fois, à Li Yu de fournir à ses lecteurs et, ne l'oublions pas, à ses lectrices, un remède de son cru à une situation en apparence désespérée. Notons au passage que cette thérapie — laquelle implique une douce attention vis-à-vis de la partenaire, l'expression de la tendresse, une patience à toutes épreuves, une sensualité partagée et assumée, l'éveil progressif à la sexualité —, ne diffère pas des méthodes préconisées par les spécialistes occidentaux de la sexualité de la fin du XIXe siècle[51] comme du début du nôtre[52]. La médecine moderne a choisi un terme pour désigner l'affection dont souffrait l'héroïne de Li Yu : le vaginisme, lequel terme, vous en conviendrez sûrement, n'est pas d'un grand secours pour traduire de manière élégante le

terme chinois qu'on appliquait aux femmes qui en étaient atteintes, savoir *shinü* 石女 ou pour coller au plus près des caractères, « fille-pierre »[53] ! Mais passons, car ce n'est pas la seule difficulté que le traducteur doit affronter pour rendre palpable au public français la profonde richesse des comédies silencieuses de Li Yu sans en dénaturer l'esprit. Le plus périlleux est sans doute de trouver le ton juste permettant de rendre cet équilibre subtil qui lie si efficacement humour et profondeur, plaisanterie parfois grivoise et fine appréciation de la vie dans tout ce qu'elle a de plaisant, d'inattendue, d'imprévisible, de surprenant et, parfois, de révoltant.

55 Si sa manière tout à fait originale et parfois dérangeante sans être jamais choquante d'envisager la sexualité semble en résonance avec la sensibilité d'une Chine qui sortait à peine d'un chamboulement dynastique traumatisant, elle est tout aussi bien l'émanation d'un esprit en avance sur son temps et, paradoxe stimulant, l'expression d'une sensibilité qui nous est proche. N'a-t-elle pas, en effet, quelques similitudes avec les interrogations qui naissent de l'auscultation des pratiques sexuelles de ce début de millénaire lequel voit s'effacer les frontières entre les sexes et s'afficher de plus en plus crûment des pratiques dont certaines pourraient bien être contre nature ? Li Yu avait choisi de s'en amuser comme du reste, plutôt que de s'en lamenter. Soyons lui reconnaissant du précieux cadeau qu'il nous a légué. Celui-ci pourrait bien devenir une arme utile, un de ces « précieux remèdes », pour affronter les affres de notre temps.

NOTES

1. Robert H. van Gulik, *Sexual Life in Ancient China : A Preliminary Survey of Chinese Sex and Society from ca. 1500 B.C. till 1644 A.D.* Leiden : E.J. Brill, 1961, traduit en français par Louis Evrard sous le titre *La vie sexuelle dans la Chine ancienne*. Paris : Gallimard, coll. « Bibliothèque des histoires », 1971 ou coll. « TEL » n° 17 (1977).

2. Les travaux du chercheur chinois Liu Dalin 劉達臨 sont venus ces dernières années compléter l'approche de R. van Gulik. Citons seulement les plus connus : *Xing yu Zhongguo wenhua* 性與中國文化. Beijing : Renmin, 1999 et *Zhongguo gudai xing wenhua* 中國古代性文化. Yinchuan : Ningxia renmin, (1993) 1994.

3. Pour preuve, l'établissement du choix d'œuvres chinoises prises en compte par l'*Encyclopedia of Erotic Literature* récemment publiée par Routledge (2006) lui est encore largement redevable. Voir Gaëtan Brulotte, John Phillips (eds), *Encyclopedia of Erotic Literature*. New York - Londres : Routledge, 2006.

4. Douglas Wile, *Art of the Bedchamber : The Chinese Sexual Yoga Classics*. New York : SUNY, 1992.

5. Chan Hing-ho, Wang Qiugui 王秋桂 (eds.), Taibei : Encylopædia Britannica Books Co. - Daying baike, 1994-1997 (34 vols.) et leur supplément : *Dongfang yanqing xiaoshuo zhenben* 東方豔情小說珍本 (2 vols.)

6. Voici un relevé non exhaustif des ouvrages publiés aux Editions Philippe Picquier (Paris, puis Arles) ; * indique ceux parus dans la collection « Le Pavillon des corps curieux » : *Xiuta yeshi* 繡榻野史 de Lü Tiancheng 呂天成 (1580-1618) : *Histoire hétérodoxe d'un lit brodé*, Huang San, Epstein, L. (trad.), 1997 ; *Chipozi zhuan*癡婆子傳 : *Vie d'une amoureuse*, Huang San, Epstein, L. (trad.), 1991 ; *Ruyi Jun zhuan* 如以君傳 : « Biographie du Prince Idoine », pp. 86-150 de *Vie d'une amoureuse*,

Huang San, Epstein, L. (trad.), 1991 ; Zhulin yeshi株林野史 : *Belle de candeur*, Kontler, C. (trad.), 1990 ; *Zhaoyang qushi* 昭陽趣史 : *Nuages et pluie au Palais des Han*, Kontler, C. (trad.), 1990 ; *Seng ni nie hai* 僧尼孽海 : *Moines et nonnes dans l'océan des péchés*, Huang San, Blasse, J. (trad.), 1992 ; *Hailing yi shi* 海陵佚史 : *Les écarts du prince Hailing*, Huang San, Rosenthal, O. (trad.) 1995 ; *Tao hua ying* 桃花影 *: A l'ombre des pêchers en fleur*. Huang San, Awadew, Boorish (trad.), 2005 ; *Dengcao heshang zhuan* 燈草和尚傳 : * *Le Moine Mèche de Lampe*, Tatu, Aloïs (trad.), 1998 ; *Bi Yu Lou* 碧玉樓 : * *Le Pavillon des Jades*, Tatu, Aloïs (trad.), 2003 ; *Yaohu yanshi* 妖狐艷史 : * *Galantes chroniques de Renardes Enjôleuses*. Tatu, Aloïs (trad.), 2005 ; *Huanxi yuanjia* 歡喜冤家 : * *Les Spectacles curieux du plaisir. Amour et rancune.* (Lévy, A., trad.), 1997 et * *Amour et rancune. Les Miroirs du désir.* Lévy, A. (trad.), 1999 *; Yi pian qing* 一片情 : * *Tout pour l'amour*, (Lévy, A., trad.), 1996.

7. On pense notamment au *Xiuta yeshi*, au *Ruyi Jun zhuan* et au *Chipozi zhuan*, qui sont tous les trois cités dans le *Rouputuan* (chapitre 3), mais aussi au *Huanxi yuanjia* collection de contes datant de la fin des Ming. Le *Jin Ping Mei*金瓶梅 (*Fleur en Fiole d'Or*. [A. Lévy (trad.) Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1991] a également joué un rôle non négligeable, mais sa taille et sa qualité lui ont permis de gagner un statut et une audience bien supérieurs à tous les romans du registre érotique.

8. La seule édition critique valable du roman est celle réalisée par Chan Hing-ho. Elle figure au volume 15 de sa collection « Siwuxie huibao » (Taibei : Daying baike, 1994 : 502-13 p.). Elle propose non seulement un texte avec l'ensemble de ses commentaires et de ses variantes, mais aussi plusieurs jeux d'illustrations. Le *Li Yu quanji* 李漁全集 paru à Hangzhou aux éditions Zhejiang guji en 1991 (20 vols) n'en fournit qu'un résumé néanmoins agrémenté des commentaires de fin de chapitre. Voir volume 9, pages 567 à 591. Nous renvoyons, le cas échéant, à cette édition des *Œuvres complètes de Li Yu* sous la forme [n° de vol : page(s)] ex. [9 :567-591]. La réédition du *Li Yu quanji* de 1998 réorganise l'ensemble en 12 volumes seulement et consacre le quatrième aux romans : le résumé du *Rouputuan* se trouve dorénavant pages 569 à 591.

9. Li Yu, *The Carnal Prayer Mat (Rou Putuan).* New York : Ballantine Books, 1990 & Honolulu : University of Hawai'i Press, 1996.

10. Après y avoir très tôt circulé en édition originale chinoise, puis en édition japonaise du texte chinois (Chûsuiro Shujin儔翠樓主人, 1705), le roman y a été traduit en 1952 (Ozaka Tokuji尾坂德司, Tôkyô) puis en 1963 (Fushimi Okitaka 伏見沖敬).

11. La traduction très libre de Franz Kuhn (1884-1961) qui servit de base à bien d'autres traductions occidentales notamment anglaises date de 1959 : *Jou Pu Tuan : Ein erotisch-moralischer Roman aus der Ming-Zeit (1633)*. Hamburg : Verlag die Waage. Sur cette traduction, voir les réserves formulées par Wolfgang Eberhard, *Oriens*, vol. 13-14 (1961), pp. 416-417 et J. R. Hightower, *Oriens Extremus*, tome VIII (1961), pp. 252-257.

12. Par Dimitri Nikolayevich Voskresensky (Moscou, 2000, repris en 2004).

13. Un exemple parmi d'autres de l'inventivité déployée par l'auteur est la manière piquante dont, au chapitre 10, une candidate à l'adultère fait tester l'objet de son désir par sa voisine avant de se donner à lui. Lire le passage dans P. Hanan (trad.), *The Carnal Prayer Mat*, pp. 143-148. La greffe intervient au chapitre 8 dont le commentaire explique bien qu'il s'agit là d'une « véritable aberration, qui nous invite à voir dans les actions accomplies par Weiyangsheng des actes purement bestiaux. »

14. Le temps nous manque pour clarifier chacun de ces termes. Disons que rien ne distingue véritablement les deux premiers, sinon une sensibilité propre à une culture et un moment de son évolution. Dans *Ces livres qu'on ne lit que d'une main. Lecture et lecteurs de livres pornographiques au XVIIIe siècle* (Aix-en-Provence : Alinea, 1991), Jean-Marie Goulemont nous semble bien définir le cadre générale de cette production : « Le livre érotique, pornographique sans que soit porté sur lui, par cette qualification, un jugement de morale ou de qualité, le roman pornographique, donc possède une finalité physiologique : faire naître chez son lecteur le désir de jouir, l'installer dans un état de tension et de manque, dont il faudra se libérer par un recours extra-littéraire. » (p.

127]. Pour le terme « libertin », on pourra notamment consulter Valérie van Crugten-André, *Le roman du libertinage. 1782-1815. Redécouverte et réhabilitation.* Paris : Honoré-Champion, coll. « Les Dix-Huitièmes siècles », 1997.

15. Pour s'en convaincre, on consultera en priorité Wang Liqi王利器, *Yuan Ming Qing sandai jinhui xiaoshuo xiqu shiliao*元明清三代禁毁小說戲曲史料. Shanghai : Shanghai guji, 1981 et Li Mengsheng李夢生, *Zhongguo jinhui xiaoshuo baihua* 中國禁毁小說百話. Shanghai : Shanghai guji, 1994.

16. Voir ma présentation et ma traduction de ces commentaires dans Jacques Dars, Chan Hingho (eds.), *Comment lire un roman chinois. Anthologie de préfaces et commentaires aux anciennes œuvres de fiction*. Arles : Editions Philippe Picquier, 2001, pp. 182-196.

17. Pierre Kaser, « L'œuvre romanesque de Li Yu (1611-1680). Parcours d'un novateur ». Thèse de doctorat, Paris VII/Jussieu, 1994, pp. 170-209.

18. La collection a fait l'objet d'une présentation détaillée dans le Tome 5 de *l'Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire* (Chan Hing-ho (ed.), Paris, Collège de France/IHEC, 2006), pp. 117-195 (Nous y renvoyons sous la forme *IACCCLV*, t. 5, p....) Pour nous faciliter la tache, nous donnons aux contes de la collection des titres de notre cru, ceux-ci sont suivi des codes W I de 1 à 12 pour la première livraison et W II de 1 à 6, pour la seconde.

19. La collection sera prise en compte dans le tome 6 de l'*Inventaire analytique et critique du conte chinois en langue vulgaire* actuellement en préparation. La traduction des titres des nouvelles est personnelle ; nous renvoyons aux récits sous la forme S 1 jusqu'à S 12

20. On trouve de nombreuses éditions des textes des contes et des nouvelles de Li Yu. Chaque éditeur a eu à cœur d'en fournir une version plus ou moins bien établie. Dans cet exposé, nous renvoyons aux volumes 8 [*Wushengxi*] et 9 [*Shi'er lou*] du *Li Yu quanji* (Hangzhou, 1991). Supervisée par Xiao Xinqiao 蕭欣橋, l'édition critique des deux collections livre un texte fort bien établi, ponctué, en caractères simplifiés avec l'ensemble des commentaires, préfaces et illustrations.

21. Savoir dans les commentaires marginaux ou finaux ainsi que dans les préfaces. On a donc aucune difficulté à démasquer Li Yu derrière Jueshi baiguan 覺世稗官 (Le Romancier qui éveille le monde) et son ami Du Jun 杜濬 (1611-1687) derrière Shuixiang jijiu 睡鄉祭酒 (Le Maître de cérémonie du village endormi).

22. Voir notamment le chapitre 3 de l'excellente monographie consacrée à Li Yu par Patrick Hanan, *The Invention of Li Yu*. Cambridge (Mass.) : Harvard University Press, 1998, pp. 45-58, « The Necessity of Invention ».

23. Les commentaires marginaux reviennent fréquemment sur cette capacité à rester dans les normes de la décence.

24. Sur ces « interstices » ou « gap in the wall » qui permettent aux fictions de se développer notamment dans le registre érotique, voir Keith R. McMahon, *Causality and Containment in Seventeenth-Century Chinese Fiction*. Leiden : E.J. Brill, 1987, pp. 19-21.

25. Selon Chang Chun-shu et Shelley Chang, *Crisis and Transformation in Seventeenth-Century China. Society, Culture, and Modernity in Li Yü' World*. Ann Arbor : University of Michigan Press, 1992, p. 313 n. 55, la première trace du télescope en Chine apparaît en 1618, soit quarante ans avant l'écriture de cette nouvelle qui, dans l'édition la plus ancienne connue sortie du Xiaoxianju 消閒居 (Université de Beijing, Bibliothèque nationale de Beijing), fournit à Li Yu l'occasion d'une longue digression [pp. 25A-28A] sur cinq instruments d'origine occidentale dont les meilleures copies disponibles seraient réalisées par un maître de Hangzhou. Voir à ce propos la note 8 que P. Hanan attache à sa traduction du « Xiayilou » référencée plus bas.

26. La traduction de Patrick Hanan de cette nouvelle, « A Tower for the Summer Heat », occupe les pages 3 à 39 du volume éponyme parut en 1992 à New York (Ballantine Books).

27. L'illustration que reçoit ce récit dans l'édition du Xiaoxianju insiste sur cette sensualité qui sera gommée dans les éditions suivantes portant des illustrations. Pour en prendre connaissance, voir le volume 9 du *Li Yu quanji*, (Hangzhou, 1991).

28. Ce genre injustement négligé a livré plus d'une soixantaine de titres entre la fin des Ming et le milieu du XVIIIe siècle. Sans en faire partie du point de vue de la forme, les nouvelles de Li Yu en explorent la thématique qui est commune au théâtre lettré de la même période. Pour une excellente synthèse, voir Miao Zhuang苗壯, *Caizi jiaren xiaoshuo jianshi* 才子佳人小說簡史. Taiyuan : Shanxi renmin, coll. « Gudai xiaoshuo wenxian jianlun congshu », 2005.

29. Selon le titre d'un ouvrage de Michel Deguy, *La machine matrimoniale ou Marivaux*. Paris : Gallimard, coll. « TEL », n° 110, (1981) 1986.

30. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 128-131. Les passages cités sont empruntés à ma traduction du conte dans Li Yu, *A mari jaloux, femme fidèle*. Arles : Picquier, (1990) 1998, pp. 19-75.

31. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 183-187.

32. Ce titre inverse l'expression convenue de la séduction qui est *feng qiu huang* 鳳求凰.

33. Voir *IACCCLV*, t. 5, p. 122 et p. 183.

34. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 179-183.

35. Dans W I 12, cet équilibre est atteint après l'élimination d'une épouse et d'une concubine aussi peu vertueuses et fidèles l'une que l'autre, au profit d'une servante qui possède ces deux qualités. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 163-167. On retrouve un éloge de la monogamie dans « Amants de scène, époux pour toujours » (W II 1, Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 170-175), mais aussi plusieurs fois dans *Shi'er lou*, notamment dans S 9, S 11 & S 12.

36. Sur ce sujet voir notamment Zhang Zaizhou 張在舟, *Aimei de licheng. Zhongguo gudai tongxinglian shi* 曖昧的歷程—中國古代同性戀史. Zhengzhou : Zhongzhou guji, 2001 et Bret Hinsch, *Passions of the Cut Sleeve. The Male Homosexual Tradition in China*. Berkeley, L.A., Oxford : University of California Press, 1990.

37. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 145-148. Il a été traduit par Rainier Lanselle sous le titre de « Bel ami, tendre épouse », pp. 307-354 du *Poisson de jade et l'épingle au phénix*. Paris : Gallimard, 1987. C'est à cette traduction que nous empruntons les passages cités ici, respectivement page 131 et 132.

38. Le dicton *Sheng wo zhi men, si wo zhi hu* 生我之門, 死我之戶 se trouve aussi bien dans *Rouputuan* qu'à plusieurs reprises dans les récits de Li Yu, notamment dans les commentaires marginaux, comme par exemple en [8 :255].

39. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 148-151. Les passages cités sont empruntés à Li Yu, *A mari jaloux, femme fidèle* (Picquier, (1990) 1998), pp. 151-181

40. Voir *IACCCLV*, t. 2, pp. 580-586

41. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 142-145. Les passages cités sont empruntés à *A mari jaloux, femme fidèle* (Picquier, (1990) 1998), pp. 77-103.

42. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 157-159. Il a été traduit par Rainier Lanselle sous le titre de « Les femmes jalouses », pp. 245-272, *Le Poisson de jade et l'épingle au phénix*. Paris : Gallimard, 1987.

43. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 154-157.

44. Dans S 11 justement, il tire profit d'un fait attesté par Wang Shizhen 王士禎 (1634-1711) dans son *Chibei outan* 池北偶談, *juan* 24 : « Yi jia wan ju » 一家完聚 (Beijing : Zhonghua shuju, coll. « Qing dai shiliao biji congkan » (1982) 2006, p. 569). Il s'agit de la vente de prisonnières dans des sacs et au poids, fait qui est également rapporté par le Père Louis Lecomte dans « De la politique et du gouvernement chinois », dans *Un Jésuite à Pékin. Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine, 1687-1692*. Paris : Phébus, 1990, pp. 343-344.

45. Voir P. Hanan, *The Invention of Li Yu*, pp. 54-55.

46. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 175-179.

47. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 160-163.

48. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 163-167.

49. Voir par exemple *IACCCLV*, t. 5, respectivement pp. 136-137 et pp. 170-175.

50. Voir *IACCCLV*, t. 5, pp. 138-142.

51. Le Dr Richard von Krafft-Ebing (1840-1902) semble bien parler de la même chose au Chapitre VI (« Anesthésie et hypoesthésie sexuelles ») de son *Psychopathia sexualis. Etude médico-légale à*

l'usage des médecins et des juristes. (Edition refondue par le Dr Albert Moll, traduit de l'allemand par René Lobstein), tome 1. Paris : Payot, coll. « Pocket » (1950) 1999, pp. 135-136

52. Voir à titre d'exemple ce que dit le Dr H. Raybaud du vaginisme sur son site internet, Exculape.com, à l'URL : http://www.esculape.com/sexualite/vaginisme.html

53. « Shijin lou » n'est, bien entendu, pas le seul *xiaoshuo* mettant en scène les déboires d'une *shinü.* Le *Cuhulu* 醋葫蘆 (Une calebasse de vinaigre), roman de la fin des Ming, en fait le jouet d'une épouse jalouse ayant choisi à dessein une concubine impraticable pour son mari. (Voir Chengdu : Bashu shushe, coll. « Ming dai xiaoshuo jikan », 2ème série, volume 4, pp. 693-697). Notons qu'on retrouve cette affection au chapitre 94 du monumental *Yesou puyan* 野叟曝. Xia Jingqu 夏敬渠 (1705-1787), son auteur, amène son héros à en venir à bout en usant d'une méthode assez proche de celle décrite par Li Yu. Les deux occurrences ont été signalées par Keith McMahon dans *Misers, Shrews, and Polygamists : Sexuality and Male-Female relations in Eighteenth-Century Chinese Fiction.* Durham, NC : Duke University Press, 1995, respectivement pages 59, 80 et 160.

AUTEUR

PIERRE KASER

Université Aix-Marseille, IrAsia